Evoquons Deleuze qui marque un retour un Leibniz , *Le pli, Leibniz et le baroque*

On sait que la philosophie Deleuzienne peut paraître très emblématique des années 1970, où il fallait, pensait-on, s’affranchir des « grands récits », des grands systèmes de synthèse pesant sur nos têtes. D’où cette posture d’un refus du « molaire » au profit du « moléculaire », des petites individualités, des petites micro-vibrations à la surface du monde.

On mesure immédiatement l’intérêt que D porte à la question des monades, à ces petites individualités. C’est d’elles qu’il faut partir. Pour citer la formule deleuzienne : « Leibniz c’est l’analyse infinie, Kant c’est la grande synthèse de la finitude [[1]](#footnote-1) » . C’est ainsi que, souligne G. Deleuze, E. Kant « nous fait un Dieu dans le dos [[2]](#footnote-2) ». avec la raison.

Mais une différence subsiste avec le monde leibnizien, le moulin. Celui-ci était clôturé, comme les monades elles-mêmes, et en dehors de lui se tenait l’architecte divin qui unifiait le tout et y assurait un principe de sélection (les séries compossibles) et d’harmonie (tel élément va avec tel autre). « Chez Leibniz, les monades, écrit G. Deleuze, n’excluent que des univers incompossibles avec leur monde » (*Pli*, 110).

Or pour Deleuze, Dieu n’est plus, l’unité du monde et de la clôture se seraient dissipés et c’est avec cette dissipation qu’il faut concevoir le monde, conception qui satisfait les vues deleuziennes.

« Les êtres sont écartelés, maintenus ouverts par les séries divergentes et les ensembles incompossibles qui les entraînent au-dehors, au lieu de se fermer sur le monde compossible et convergent qu’ils expriment du dedans » (*Pli*, 111).

Ainsi le monde devient-il un monde divergent, et l’on comprend le passage de la monadologie à la nomadologie.

Mais alors l’harmonie leibnizienne, ou ramiste, issue de sélection de notes entre elles, n’est plus. Même en musique. Du moins la musique moderne aurait une nouvelle harmonie : celle de la dissonance, où l’on peut capter toutes les connexions des notes, où tout peut être interconnecté (le rhizome)

D’ailleurs, la musique nouvelle témoignerait du règne d’une nouvelle harmonie, « la polyphonie des polyphonies » (*Pli*, 112), selon l’expression de Pierre Boulez, à savoir une « émancipation de la dissonance ou d’accords non résolus, non rapportés à une tonalité » (*Pli*, 112). Ainsi, « dans la mesure où le monde est maintenant constitué de séries divergentes (Chaosmos), ou que le coup de dés remplace le jeu du Plein, la monade ne peut plus inclure le monde entier comme dans un cercle fermé modifiable par projection, mais s’ouvre sur une trajectoire ou une spirale en expansion qui s’éloigne de plus en plus d’un centre » (*Pli*, 188).

Cette nomadologie, penser les évolutions individuelles, le « développement personnel », et non la grande synthèse de l’être ensemble, serait alors le nouvel objet dont aurait à traiter la philosophie « non plus comme jugement synthétique, mais comme synthétiseur de pensée, pour faire voyager la pensée, la rendre mobile, en faire une force du cosmos (de même, on fait voyager le son...) » (*MP*, 424). Tel est l’art « instrument pour tracer des lignes de vie » (*MP*, 230). Bref, promouvoir une « synthèse disjonctive ».

Retour au modèle leibniz avec comme nouveau paradigme : la dissonance

En revanche, lyotard : comme si le décret de la pm ne pouvait faire abstraction de quelque chose : revient au sublime. Celui-ci occupe une large part dans *L’inhumain*, large part que Lyotard poursuit dans ses leçons sur l’analytique du sublime, où il suit très fidèlement le etxte kantien.

La posture serait que reste-t-il à la pensée pour penser, une fois qu’il n’y a plus de grands récits sur lequels s’appuyer, et une fois que l’on a estimé aussi qu’il fallait résister aux « réseaux de la com » propres à la postmodernité (ce qui fait une différence de taille avec la dilection deleuzienne pour la nomadologie et le rhizome)

Ce qui reste est : que veut dire penser ? C’est accueillir un impensé, ce qui n’est pas encore pensé et qui surgit… C’est découvrir un terrain nouveau et ceci pour Lyotard est le propre de l’enfance

« Etre apte à accueillir ce que la pensée n’est pas préparée à penser, c’est cela qu’il convient d’appeler penser » (77). C’est précisément ceci l’enfance dont parle J.-F. Lyotard, à savoir une disposition d’esprit à recevoir ce qu’il ne possède pas encore.

On se rend compte que ce surgissement d’un inconnu, d’un insu qui désempare la pensée pour la rendre pensante est le propre du sublime. J.-F. Lyotard se réfère ainsi aux œuvres de **B. Newman** et à son essai *The sublime is now*. Avec cet artiste, « l’inexprimable ne réside pas en un là-bas, un autre monde, un autre temps, mais en ceci : qu’il arrive (quelque chose) » (94). “Le *now* de Newman, *now* tout court, est inconnu à la conscience, il n’est pas constituable par elle. Il est plutôt ce qui la désempare, la destitue, ce qu’elle n’arrive pas à penser » (92).

On retrouve en tous points le couple kantien du sublime et de la raison qui lui résiste

En fait ici la pensée « s’éprouve dans la vérité de son clivage » (184). Elle est alors prise « dans son emportement vers ses limites (donc au-delà d’elles) et se résistance à cet emportement […] dans sa passion de déterminer et dans sa résistance à cette passion » (184). J.-F. Lyotard voit là « la dure mélancolie » (185) qui est une « fidélité au sentiment philosophique par excellence » (184). C’est alors que la pensée se montre pleinement comme désir, désir d’illimitation face à l’absolu qui « n’est jamais là, jamais donné dans une présentation » (185). Inatteignable, désirable, cet absolu est en effet « toujours ‘‘présent’’ comme appel à penser au-delà du ‘‘là’’. Insaisissable, mais inoubliable » (185).

La question, assez mélancolique, que pose Lyotard est celle de savoir si l’art les « avant-gardes » contemporaines peut encore être sublime… D’une part, célèbres les propos non dénués d’ironie, de J.-F. Lyotard affichent un désarroi certain. En effet, note-t-il, « la sublimité n’est plus dans l’art, mais dans la spéculation sur l’art » (105). En fait le sublime a quitté l’espace de la contemplation de la nature ou l’art pour gagner celui de l’économie qui n’a pu que céder à la tentation de « l’absolument grand ». « Il y a du sublime dans l’économie capitaliste [qui est] réglée sur une Idée, la richesse ou la puissance infinies » (104).

Mais où désormais chercher le sublime, un sublime qui résisterait au marché ? Un sublime qui sauvegarderait, conserverait sa force informe, avant toute détermination opérée par l’esprit, en dessaisissant ainsi ce dernier de ses tentatives d’emprise ? C’est alors dans la matière même de l’œuvre que J.-F. Lyotard voit une réponse. « La matière ne questionne pas l’esprit […] elle existe, ou plutôt *insiste*, elle siste ‘‘avant’’ le questionnement et la réponse, ‘‘en dehors’’ d’eux. Elle est la présence en tant qu’imprésentable à l’esprit, toujours soustraite à son emprise » (139).

Cf dubuffet, klein, musique concrète…

Bref : ou s’épanouir comme petite monade individuelle, traçant ses propres lignes de fuite, surfant sur le rhizome sans avoir de compte à rendre à autrui, ou au contraire se confronter à la faille d’un impensé qui fait penser : ou altériser un présent individuel, ou présentifier un autre. Etre câblé partout tout en ne se souciant que de son propre devenir individuel, ou au contraire se confronter à l’impensé qui fait penser plus. Au-delà de l’art, ces deux valeurs éducatives , que je résume au titre de l’harmonie-fût-elle dissonance de nos jours- et du sublime, concernent en fait deux figures de la pensées : les « synthèses disjonctives » ou les « synthèses propres à la raison pure »… ceci est au centre des enjeux éducatifs de notre monde actuel.

1. Ibid. [↑](#footnote-ref-1)
2. DELEUZE, G. Cours du 20 mai 1980, Université de Vincennes, site :

    http://www.webdeleuze.com/php/texte.php?cle=129&groupe=Leibniz&langue=1 [↑](#footnote-ref-2)